



Développement durable et territoires

Économie, géographie, politique, droit, sociologie

Vol. 4, n°2 | Juillet 2013
Santé et environnement

Diana K. Davis, *Les mythes environnementaux de la colonisation française au Maghreb*, trad. de l'angl. par G. Quenet, Champs Vallon, coll. « L'environnement a une histoire », Seyssel, 2012, 329 p.

Guillaume Blanc



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/9851>

ISSN : 1772-9971

Éditeur

Association DD&T

Référence électronique

Guillaume Blanc, « Diana K. Davis, *Les mythes environnementaux de la colonisation française au Maghreb*, trad. de l'angl. par G. Quenet, Champs Vallon, coll. « L'environnement a une histoire », Seyssel, 2012, 329 p. », *Développement durable et territoires* [En ligne], Vol. 4, n°2 | Juillet 2013, mis en ligne le 10 juillet 2013, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/9851>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.



Développement Durable et Territoires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Diana K. Davis, *Les mythes environnementaux de la colonisation française au Maghreb*, trad. de l'angl. par G. Quenet, Champs Vallon, coll. « L'environnement a une histoire », Seyssel, 2012, 329 p.

Guillaume Blanc

Les mythes environnementaux de la colonisation française au Maghreb

DIANA K. DAVIS



(L'environnement a une histoire)

Champ Vallon

- 1 Diana K. Davis propose dans cet ouvrage une histoire environnementale de la colonisation française au Maghreb. Pour le moins ambitieuse, l'entreprise est réussie. Fidèle à la tradition des thèses de doctorat anglo-saxonne, l'auteur nous livre les clés de l'intrigue dès son premier chapitre. Jusqu'en 1830, apprend-on, les Européens en général et les Français en particulier voient en Afrique du Nord un environnement fertile dégradé, depuis plusieurs siècles, par des techniques primitives et des autochtones paresseux. Une fois la conquête réalisée, l'administration française parfait ce « *récit décliniste* » (p. 16). Considérant que les invasions arabes du XI^e siècle ont mis fin à l'abondance qui prévalait aux époques romaine et berbère, elle se doit de rétablir et de préserver cet Éden menacé de disparaître à jamais. Les représentations et les objectifs des colons, des scientifiques et des fonctionnaires français l'emportent rapidement sur la réalité matérielle de l'environnement maghrébin. Face à une « *écologie résiliente* » (p. 31) née de l'interaction entre un milieu semi-aride adapté à l'agro-pastoralisme et des populations sédentaires et nomades capables de manipuler les subtilités de l'écologie locale, le récit décliniste donne à voir et à croire en une colonisation légitime, voire nécessaire.
- 2 Chapitre après chapitre, Davis retrace successivement la formation, la rationalisation, la consécration et la pérennisation de ce métarécit environnemental. Couvrant la période qui court de la conquête de 1830 à la reconnaissance officielle de l'Algérie française en 1848, le second chapitre s'intéresse à l'élaboration du récit. D'un côté, historiens et géographes français s'inspirent d'auteurs antiques tels qu'Hérodote et Ptolémée pour écrire l'histoire de « *l'ancien grenier à blé de Rome* » (p. 57). Selon eux, les traces de ruines romaines et de parcelles agricoles anciennement irriguées et exploitées témoignent de l'abondance perdue. D'un autre côté se trouvent les colons. À leur arrivée, le déclin économique dans lequel plonge l'Algérie turque entraîne un exode urbain, lequel

provoque la réduction des cultures céréalières et l'augmentation des élevages pastoraux. Les colons se retrouvent dès lors confortés dans l'idée selon laquelle l'Algérie est « *une terre vide, délaissée, gaspillée et attendant d'être exploitée de manière éclairée* » (p. 45). Poursuivant quant à lui des ambitions tout à la fois économiques (la France de l'après-Napoléon a perdu ses terres d'outre-mer), politiques (il faut redorer la réputation de Charles X) et sociales (il importe de donner des terres aux colons), l'État colonial a tout intérêt à relayer ce récit décliniste. Aussi, « *les Algériens ont commencé à être accusés d'avoir ruiné le pays, ce qui justifiait aux yeux de certains militaires et administrateurs leur expropriation* » (p. 50).

- 3 Le façonnement colonial de l'environnement maghrébin peut ainsi commencer. Focalisé sur la période 1848-1870, le troisième chapitre relate le processus. D'une part, sur le plan symbolique, les contours idéels de l'environnement sont renforcés. Administrateurs, scientifiques et saint-simoniens adoptent définitivement le thème de l'invasion arabe du XI^e siècle, époque à laquelle les Berbères sédentaires et agriculteurs auraient été remplacés par les Arabes nomades et destructeurs. D'autre part, sur le plan matériel, le gouvernement colonial se fait le défenseur de l'« *ambiance "foresto-centrée"* » (p. 89) qui règne en métropole. Il met fin aux incendies pastoraux, il sédentarise les nomades pour accroître la superficie des parcelles agricoles et il organise le reboisement des terres. Enfin, ce façonnement idéal et matériel de l'environnement trouve son pendant organisationnel. Tandis que le code forestier français est institué en Algérie et que l'ensemble des forêts y sont converties en propriété publique, la loi autorise les colons et les forestiers à exproprier les terres communales afin de les reboiser et diverses ordonnances favorisent l'expansion des exploitations de tabac et de coton.
- 4 Bien plus favorable aux colons que ne l'était l'administration napoléonienne, la Troisième République fait ensuite triompher le récit décliniste. La citation suivante résume parfaitement le quatrième chapitre et, plus largement, la thèse de l'auteur : « *une fois parvenu à maturation, ce récit deviendra une sorte de mantra [...]. Le récit n'est plus seulement une simple rhétorique maniée par des colons en colère, il est un outil destiné à modifier les lois et les politiques dans le but de priver un peu plus les Algériens de leurs droits* » (p. 121). Dans les deux chapitres qui suivent, avec des preuves toujours aussi solides et des exemples toujours aussi variés, Diana K. Davis s'emploie à retracer la pérennisation de cette entreprise qui s'étend de l'Algérie à la Tunisie au début des années 1920 et, au début des années 1930, au Maroc. D'un côté, tout en renforçant les pouvoirs de l'administration forestière, l'État colonial favorise l'expropriation des agriculteurs, la sédentarisation des nomades et l'enrichissement des grandes exploitations coloniales. D'un autre côté, les forestiers se donnent pour tâche de « *ressusciter la forêt* » (p. 179) et les théoriciens de la phytogéographie naissante définissent ce que « *la végétation naturelle devrait être (ou pourrait être)* » (p. 187). Ensemble, ils font d'une « *histoire littéraire de la dégradation [...]* une *histoire scientifique bardée de statistiques et de cartes écologiques* » (p. 197). Quant aux composantes matérielles de l'environnement maghrébin, celles-ci sont désormais bel et bien dégradées. L'exploitation agricole des pâturages autrefois saisonniers a provoqué leur dessèchement, la concentration des terres a réduit les périodes de jachère et limité la reconstitution des sols, tandis que les besoins en bois de l'armée ont provoqué une déforestation sans précédent.
- 5 En observant le façonnement institutionnel, matériel et idéal de l'environnement, Davis montre comment un récit environnemental peut renforcer la domination d'une puissance étatique sur une population – ici la France et les Maghrébins. En révélant au lecteur ce qui

se cache derrière la surface lisse de paysages que l'on croit être ce que leurs gestionnaires veulent que l'on croit qu'ils soient, cet ouvrage nous montre également ce que peut être – et ce que peut faire – l'histoire environnementale. Davantage qu'une spécialité s'ajoutant à l'histoire politique, sociale ou économique, l'histoire environnementale se révèle un outil particulièrement efficace pour écrire une autre histoire, une histoire où chaque acteur a sa place, du colon à l'administrateur, de l'étranger à l'autochtone, de la structure politique à celle socio-écologique, bref, de l'humain au non-humain.

- 6 Quant à l'administration publique de l'environnement comme objet d'étude et l'histoire environnementale comme mode d'étude de l'objet, trois éléments méritent, au moins, d'être soulignés. En premier lieu, cet ouvrage donne toute la mesure du poids des « *received wisdom* » relatives à l'environnement africain, ces « idées [...] communément représentées sous la forme d'un discours et enracinées dans un paradigme politique culturel¹ ». De leur arrivée en Algérie jusqu'à leur départ, cent trente ans plus tard, les Français appréhendent l'environnement local à l'aune d'un cercle vicieux de type déforestation – surpâturage – désertification. En réalité, les Algériens produisent davantage de céréales à cette époque qu'à celle romaine et les forêts sont alors plus denses qu'à l'époque berbère. Animés par un *a priori* négatif sur les nomades, les Arabes et leurs techniques agro-pastorales, administrateurs, forestiers et colons considéraient cependant que « *le salut passait par la suppression des incendies, la sédentarisation des nomades et la plantation d'arbres* » (p. 102). Finalement, seule la représentation du milieu, et en aucun cas sa matérialité, a guidé la politique environnementale française au Maghreb.
- 7 Cette politique répondait à des considérations bien plus idéologiques qu'écologiques. Parce qu'il lui fallait s'appropriier les terres et les ressources, contrôler les populations et transformer une production de subsistance en une production commerciale, l'État français s'est emparé d'un récit décliniste à même de légitimer sa domination. Par un arsenal de lois et de règlements, non seulement la colonisation a permis « *l'extension des forêts de l'État, mais aussi l'augmentation de son pouvoir, privant de nombreux Algériens de leurs droits* » (p. 111). De fait, la nature apparaît ici comme un enjeu de lutte à l'issue de laquelle est imposé un ordre naturel et social.
- 8 Enfin, sans employer explicitement le terme, l'auteur signale la façon dont s'est propagée une véritable idéologie éco-raciste de l'environnement maghrébin. Le fardeau civilisationnel de l'homme blanc fut en effet accompagné du fardeau écologique de l'Occidental, celui-ci se devant d'inculquer aux populations colonisées les bonnes façons de dire, de penser et de faire l'environnement. Si la colonisation a pris fin, le phénomène perdure d'ailleurs aujourd'hui tant chez les gouvernements nationaux que chez les experts internationaux, leurs représentants continuant à percevoir les populations locales comme intrinsèquement destructrices. Voilà pourquoi l'histoire environnementale est aussi importante selon Diana K. Davis : « *en racontant l'histoire des histoires sur la nature dans la longue durée, nous pourrions contribuer à mettre au jour et à lutter contre l'exploitation des plus faibles au nom d'une protection de l'environnement qui se développe depuis la colonisation* » (p. 218). En attendant, nous pouvons dans tous les cas conclure qu'il y a tout intérêt à lire cet ouvrage.

NOTES

1. Leach M., Mearns R., 1996, « Challenging Received Wisdom in Africa », in Leach M., Mearns R. (Dir.), *The Lie of the Land*, Londres, The International African Institute, Coll. African Issues, p. 8.

AUTEUR

GUILLAUME BLANC

Guillaume Blanc achève un PhD. en études québécoises à l'Université du Québec à Trois-Rivières et un doctorat en histoire à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Il est chargé de production scientifique en histoire environnementale à l'Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines. Ses travaux portent sur le façonnement public et national de la nature, en Éthiopie principalement.